

# Au pays des TÊTES-DE-BOULE

par Harry Bernard

Nous arrivons du lac Mondonac, à soixante-cinq milles au sud, après deux jours et demi de canot, trois ou quatre portages, deux nuits sous la tente. Haute à pleins bords, la rivière Manouane coule lente et paisible, sans rapides, sans remous en glacis, depuis la chute qui avait exigé un détour par voie de terre, à trois heures de là. Comme l'indique la carte, ce sera bientôt la voie du chemin de fer, qui pique vers l'ouest jusqu'à Vancouver. Ce sera le confluent de la Manouane et du Saint-Maurice, plus loin que les rapides Allard, du Lièvre et des Coeurs, eux-mêmes plus lointains que la Trenché, où la compagnie *Shawinigan Water & Power* construit sa nouvelle centrale. Il est trois heures de l'après-midi et il pleut.

Nous glissons sous un pont flottant, construit de billes et d'épais madriers, dans la partie inférieure duquel on pratique une brèche pour le passage des petites embarcations. Puis nous apercevons un Indien qui rentre chez lui, agenouillé au centre d'un canot. Il pagaye d'un mouvement rythmé, par coups égaux et sûrs, dont chacun porte. Il va plus vite que nous, avec deux hommes aux avirons. Mais il est seul et voyage alléger, tandis que nous sommes lourds de huit cents livres.

A gauche, derrière un rideau d'arbres, le clocher d'une église modeste, dont la croix hâtit des maisonnettes de bois, poussées ça et là autour d'une place herbeuse. Le terme d'un long voyage.

Des chiens partout, bâtards de vingt races, qui nous accueillent avec des aboiements furieux, s'enfuient la queue entre les pattes dès que nous abordons. Les chiens sont timides, non les enfants, qui accourent pour examiner notre canot d'aluminium, dont ils ne reviennent pas. Ils le touchent, le palpent, le tâtent. Pour le voir de plus près, ils entrent dans l'eau avec l'insouciance de canetons, tout habillés et chaussés.

Ils offrent assez bien le type mongol, avec leur visage rond, des pommettes saillantes, les yeux un peu bridés, mais moins que les Asiatiques. Ils ne parlent pas français, ou ne veulent pas nous parler, car ils paraissent comprendre ce que nous disons et rient entre eux, avec l'air de commenter nos propos. Ils nous escortent, garçons et filles, excités et amusés, sautant, criant, comme nous nous dirigeons vers les premières habitations.

Nous sommes à Weymontaching, l'un des trois villages indiens du pays des Têtes-de-Boule, au nord-ouest des Trois-Rivières. Les autres sont Manawan et Obedjiwan, l'un à 70 milles au sud de Casey, en bordure du lac Madon, l'autre à 45 milles au nord d'Oskelaneo, vers le nord-est. Nous sommes à Weymontaching, mais aussi à Sanmaur, en même temps

à Manouan, qui tient son nom de la rivière proche.

Sanmaur, Manouan, Weymontaching, cela se tient et ne fait qu'un, à 70 milles de La Tuque, en direction de l'Abitibi. Weymontaching, c'est la bourgade indienne, dont les habitants passent la moitié de leur temps à Sanmaur, poste central de la *Brown Corporation*, compagnie papetière. Manouan, où se trouvaient autrefois la station du chemin de fer et le bureau de poste, fut absorbé peu à peu par Sanmaur, nom qui serait un diminutif de Saint-Maurice.

Sauf erreur, Sanmaur n'est pas constitué en corporation civile. Une quarantaine de familles blanches y vivent, dont les chefs sont à l'emploi de la *Brown*, de la Commission des Eaux courantes ou de la *St. Maurice Fire Protective Ass-*



Les commerçants de peaux de fourrures vont souvent à la rencontre des trappeurs indiens lorsqu'ils reviennent de leurs territoires de trappe au printemps et il se passe des scènes comme celle-ci. Il faut souvent au trappeur une heure pour obtenir cinq dollars de plus d'une peau de renard pendant que les squaws surveillent le marchandage dans la porte de la tente.

tion. Des commerçants vinrent, qui ouvrirent des magasins et des restaurants, ce qui permit aux fils du sol de savourer les bienfaits de la civilisation sous forme d'eaux gazeuses, de gomme à mâcher et de jeux de bagatelle.

Les Têtes-de-Boule, ainsi nommés à cause de la coutume ancestrale d'envelopper la tête de leurs poupons, de façon qu'elle ressemble à une boule, sont de descendance algonquine. Ils parlent le cri et professent la religion catholique. Peu nombreux, moins de 800 âmes, ils ne formaient autrefois qu'un groupement, avant l'arrivée du chemin de fer. Ils se réunissaient à Weymontaching, pour rencontrer les missionnaires et accomplir leurs devoirs religieux. Le village n'a aujourd'hui qu'une population de 146 âmes, tandis que Manawan en compte 258, Obédjwan 322.

Pendant les mois d'été, les hommes travaillent dans les chantiers ou s'occupent à la cueillette des bleuets, selon l'époque. En hiver, ils s'enfoncent dans la forêt avec femmes et enfants, vivent sous la tente, piègent les animaux à fourrure. Ils se nourrissent de poisson et gibier, remplacent la graisse de porc par celle des ours, déménagent chaque fois que le bois sec manque autour d'eux. Ayant à peu près exterminé la faune de la partie sud de leur réserve, région des immenses lacs Kempt, Mondonac, Kawachukamik et Watoussi (aujourd'hui Châteauevert), ils se dirigent maintenant vers le nord, le long de la rivière Windigo, dans le voisinage du barrage Gouin, au nord de Clova et de Parent. Jadis habiles à la construction de canots d'écorce, en particulier ces tabaskas qui portaient une dizaine d'hommes, ils semblent avoir oublié cet art. De nos jours, il n'y a nulle part de canot d'écorce en vue, mais des embarcations ordinaires de bois et de toile, fabriquées par les blancs.

Les opérations forestières empiétant sur leurs territoires de chasse, le gouvernement d'Ottawa accorde aux Indiens des allocations spéciales de subsistance. Il les nourrit quinze jours par mois. On ne leur remet pas d'argent, mais des rations, qu'ils se procurent dans les magasins. Comme la plupart des autochtones du continent, ils restent de grands enfants, ne connaissent pas plus que leurs aïeux les vertus de prudence, d'économie et de prévoyance.

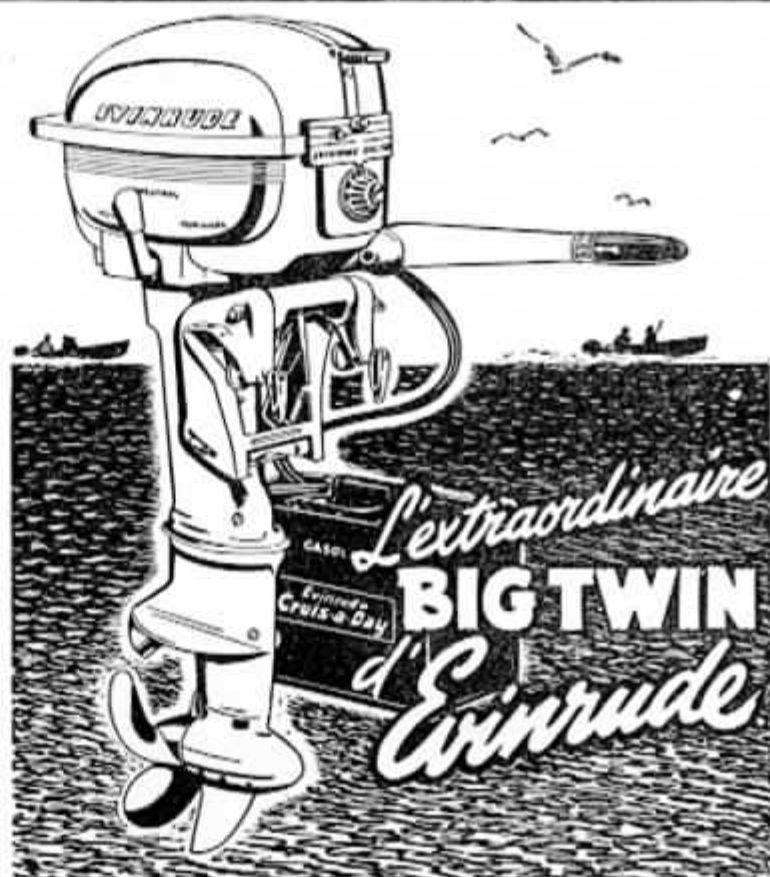
A ce propos, un marchand nous conte

une anecdote qui montre leur désinvolture. A une vieille femme, qui achetait chez lui un demiard de mélasse par jour, il demanda à la fin pourquoi elle n'en prenait pas une pinte ou un gallon, puisque le crédit à sa disposition le permettait. Elle répondit avec honnêteté :

—Vous ne connaissez pas mes gens.

Si j'achète une pinte, tout passera dans un repas. Si c'est un gallon, ce sera de même, et l'on sera privé pendant des jours ou des semaines. N'ayant qu'un demiard à la fois, ils ne peuvent manger davantage et ma mélasse dure plus longtemps.

Elle continua d'acheter à la cuillerée. Nous parcourons le village de Wey-



Un extraordinaire nouveau moteur 25 CV, mais léger, avec changement de vitesse très souple: marche avant, point mort et marche arrière. Commande synchronisée des gaz et de l'allumage par poignée tournante, qui permet de passer de la plus grande vitesse au ralenti idéal pour la pêche à la trôle; réservoir Cruis-a-Day à même pour les longs parcours. Voyez aujourd'hui le Big Twin et les autres Evinrude 1951: le Sportsman 1.5 CV et le Sportwin 3.3 CV avec bas anti-obstacles; le Fleetwin 7.5 CV avec "Duo-Clutch"; le Fastwin 14 CV avec changement de vitesse et réservoir Cruis-a-Day.

Demandez les brochures 1951 et "Le Guide du Sportsman."

Fabriqués au Canada  
Service de vente et  
d'entretien d'un océan à  
l'autre depuis plus de 25 ans.  
Vous trouverez le nom de  
votre marchand Evinrude  
dans les pages jaunes  
de votre annuaire ou  
téléphonez sous la rubrique  
"Moteurs hors bord".



Puissance certifiée par O.B.C. à 4,000 RPM.

Pris en vigueur au moment de la livraison. Achetez tôt.

**EVINRUDE**

MOTORS

PETERBOROUGH

CANADA

montaching, enregistrant le détail des choses, mais nous gardant de produire un crayon. Il n'y a nulle part de jardin qu'on puisse estimer convenable. Ca et là, des rangs de pommes de terre aux tiges brûlées, d'autres légumes qui s'étiolent. Personne ne paraît abuser de la bêche et les plates-bandes n'en sont pas. Du linge qui sèche. Des femmes fument la pipe sur le pas de leur porte, et ne nous accordent pas un regard. Elles ne nous voient pas, ne nous saluent pas, ne demandent pas où nous allons, ce que nous voulons.

Par contre, les enfants nous suivent, à qui nous offrons le chocolat qui nous reste. Nous sommes vite entourés. Nous avons beau séparer les tablettes en quatre ou cinq morceaux, une bouchée pour chacun, notre provision s'épuise avant qu'on satisfasse à la moitié des convoitises. Les petits nous talonnent, mais des filles de douze à quinze ans, qui portent des *papooses* enveloppés jusqu'aux yeux, se tiennent à l'écart. Elles s'approchent à notre invite et reçoivent leur part.

Derrière la demeure de ses parents, un jeune homme de dix-sept ans remplace la toile d'un canot. Nous nous approchons et la conversation s'engage. Edouard Lemieux, qui s'y connaît, examine son travail et lui pose quelques questions. Le garçon sait ce qu'il fait, procède selon les règles. Il bande la toile comme il se doit, n'a pas oublié de la mouiller, puis de la laisser sécher au soleil, avant de l'employer.

Comme nous lui parlons du petit nombre d'adultes au village, il dit que la plupart, hommes et femmes, sont aux bleuets dans les brûlés, et que certains chefs de familles coupent de la pitoune dans les chantiers de la *Brown*. C'est pourquoi la population est à sa plus simple expression. Il ne reste que quelques jeunes gens comme lui, les vieillards, les enfants. Les vieillards même sont rares, et nous déduisons que les impotents, plutôt que les hommes âgés, s'abstiennent seuls de prendre le bois, quand ils entendent son appel. L'esprit nomade subsiste.

A dix pieds du canot qui fait peau neuve, juché sur deux chevalets, un chaudron de fer se balance au bout d'une chaîne, attachée à trois piquets qui se tiennent par le sommet. Le restant du dîner, nous imaginons, qui sera le repas du soir. Aucune forme de couvercle, de sorte que les

mouches et autres insectes y ont accès facile. Comme les sauterelles bondissent par centaines dans les herbes, nous nous demandons combien s'y noyèrent en ajoutant à la consistance de la bouillotte. Un chien s'approche, qui hume l'air, se dirige vers le chaudron, allonge le cou et se met à manger. Personne ne chasse l'animal, ni les femmes qui le regardent, ni le jeune homme au canot, ni les enfants dans l'expectative de sucreries. Ils sont heureux les chiens, qui naissent à Weymontaching et y écoulent leurs jours terrestres.

Sous la direction de l'institutrice, visite de l'église et de l'école. Ici, l'enseignement se donne en été. Parce qu'il n'y a personne, pendant les mois d'hiver. Pas de population, pas d'élèves, pas de travail scolaire. La période sérieuse des études commence le 1er juin, se termine le 15 septembre. Qu'apprend-on ? Le catéchisme et les prières, un peu de français, de l'arithmétique, quelques notions de géographie et de dessin. A raison de trois

mois et demi par an, les écoliers n'espèrent pas de titres universitaires.

La maîtresse, qui relève du service fédéral des Affaires indiennes, ne paraît pas plus enthousiaste qu'il ne faut de succès de ses élèves. Comme ailleurs, certains tranchent sur les autres. Quelques-uns s'appliquent, dont l'effort, même soutenu, ne mènera pas loin. D'autres tirent des livres une connaissance passable du français, celui qui se parle chez eux, sans approfondir ni la grammaire ni la syntaxe. Il est à craindre que ces derniers ne soient la majorité. Leur connaissance relative de la langue leur sera toutefois utile. Elle leur permettra d'accepter de l'emploi chez les blancs, de jouer des coudes, de se débrouiller.

Les manuels sont défectueux, imparfaits, incomplets. Ils ne permettent pas l'enseignement que l'on désirerait. D'autres textes sont promis, qui tardent à venir. Mais on n'achète pas les livres souhaités avec la même facilité que le *Petit Cathé-*



Un cortège funèbre à Manawan: le cercueil est transporté en chaloupe, cependant que parents et amis du défunt suivent le canot.

## Formule d'abonnement

Chasse et Pêche Enrg.,  
2215 ouest, blvd Gouin,  
Montréal 9, Canada.

Veuillez trouver ci-inclus la somme de \$3.00, prix d'un abonnement d'un an à "CHASSE & PECHE".

NOM .....

ADRESSE .....



A Weymontaching, il n'y a rien comme une bonne pipe, à toute heure du jour.

chisme ou le journal. Les auteurs qui ont de la compétence en cris ne courent pas les rues, et les familiers avec le dialecte n'écrivent pas. Il faut attendre le patient labeur d'un missionnaire, préoccupé de la chose intellectuelle pour la gloire de Dieu, avant d'avoir les outils dont on a besoin.

Une seconde institutrice remplit un rôle particulier. Elle n'enseigne pas à épeler ni à lire, mais les arts domestiques. Ses élèves sont des jeunes filles en âge de se marier, des mères de familles, des grands-mères. Elle leur donne des leçons de cuisine, de couture, d'hygiène. Elle visite les malades, les soigne, dit comment les soigner. Elle vante les bienfaits du peigne et de la brosse à dents, montre à lire un thermomètre.

Au temps où nous promenons nos curiosités, une infirmière se trouve aussi sur les lieux, chargée de prévenir ou dépister les maladies, guérir les maux qu'elle relève, s'ils sont d'ordre bénin, compléter l'information reçue en hygiène élémentaire, maternelle ou autre. Nous la découvrons au milieu d'une quinzaine d'enfants espagnols. Elle est jeune elle-même, vingt-cinq ou vingt-six ans, mais d'une assurance et d'un calme étonnants, professionnels on ne peut plus. Elle n'écoute personne et répond à tous en quelques mots, tantôt en français, tantôt en cris. Si elle ne parle pas cette dernière langue comme ses protégés, elle l'entend assez pour se défendre.

La santé de ses Indiens est plutôt bonne que mauvaise. Il n'y a pas de tuberculose. Les jeunes ? Remuants, éveillés, nor-

maux. Plusieurs souffrent de la gale et des poux. Elle épouille au peigne fin et enveloppe des bobos purulents, qui ne devaient pas être. Elle a, cette petite bonne femme, blonde et jolie, des gestes de sœur de charité et une patience d'ange. Sa journée finie, elle lavera son linge pour se reposer, ou se perdra dans un livre.

Il y a plus de cent ans que les Oblats de Marie-Immaculée enseignent la bonne parole dans le pays, y apportent un reflet de la civilisation telle que nous l'entendons. Avant le chemin de fer, les missionnaires voyageaient par eau, en canot. Par eau, cela veut dire à pied, le tiers ou la moitié du temps. Leur route était celle de la Lièvre, de la Gatineau, puis des lacs et des autres rivières rencontrées. Ils par-

taient de Maniwaki, y retournaient après leur travail. Le Père J.-E. Guinard a laissé dans le pays un souvenir légendaire. Il y trima pendant quarante-quatre ans, de 1904 à 1948. Agé de 87 ans, il occupe ses derniers loisirs à la rédaction d'un volumineux ouvrage sur les noms indiens. Avant lui, ce fut le Père Guéguen. En même temps que lui, le Père Fafard, originaire de la région de Saint-Hyacinthe, décédé il y a quelques années. Depuis 1948, la desserte de la mission est confiée au Père Edouard Meilleur.

Mais le Père Meilleur connaissait déjà les lieux. Il commença d'y exercer son apostolat en 1940, aux missions d'été, assurant la relève de ceux qui vieillissaient. Le reste de l'année, les secours spirituels venaient de Parent (Abitibi), à 37 milles à l'ouest. Une fois installé, le Père Meilleur ne tarda pas à conclure que ses Indiens étaient mieux desservis que les blancs vivant à Sanmaur, dont le nombre grandissait. Il s'en ouvrit à S. E. Mgr Roy, évêque des Trois-Rivières, qui fonda en 1946 la desserte-mission de Sanmaur, laquelle avait déjà son titulaire: saint Gabriel Lalemant. Et voilà pourquoi le Père Meilleur, secondé par le Père Gabriel Caron, est aujourd'hui missionnaire de trois villages indiens et curé en fait de Sanmaur, sinon en titre.

Quand nous arrivâmes à Sanmaur, après notre visite de Weymontaching, notre premier souci fut de manger. Le second, de nous débarrasser de canot et bagages, le train pour La Tuque n'entrant qu'après minuit. A la gare, il n'y



A Manawan, un groupe de jeunes femmes avec leurs papposes. A l'arrière, le Père Edouard Meilleur, o.m.i. et le chef indien de l'endroit, Simon Piniñshishe.

avait âme qui vive. Quelqu'un nous conseilla de voir le chef de gare, seul capable d'indiquer une solution à nos problèmes. Nous le relançons chez lui. Il pleut maintenant à boire debout, comme s'il n'avait jamais plu, et on nous suggère d'aller au cinéma pour tuer le temps. Cinéma, où ça ?

—Au sous-sol de l'église, où vous n'avez qu'à vous présenter. Cela ne coûte rien. Gracieteté de la compagnie... Vous entrez et vous emparez d'une chaise.

Entrer fut facile, non s'asseoir. La salle était comble. Quelques centaines d'hommes, bûcherons et autres, des Indiens et des visages pâles, les uns avec leurs blondes, les autres avec une cigarette ou leur pipe. L'atmosphère est lourde de fumée et d'odeurs. Cela sent la sueur et le chien mouillé. Des exclamations, de gros rires, des semelles cloutées qui râpent le plancher. Nous nous tenons debout à l'arrière, et personne ne remarque notre présence. Bottés comme la plupart, barbus comme eux, nos coupe-vent trempés de pluie, nous sommes acceptés.

L'église, ou chapelle, a du genre. Construite de bois, peinte en gris, elle ne se réclame d'aucun style particulier, mais du goût présida à sa conception. Les premiers travaux commencèrent à l'automne de 1947 et l'on célébra la Noël de la même année au sous-sol. Un an plus tard, messe de minuit à la chapelle elle-même, bien qu'on ne possédât ni autel, ni bancs, ni confessionnaux. En 1950, les missionnaires réussissent la gageure de se loger dans un presbytère, qui remplacera la modeste bâtisse à l'extérieur de papier goudronné, prêtée depuis quatre ans par la *Brown Corporation*. Trois frères coadjuteurs, oblats et menuisiers, dirigent le travail de la main-d'oeuvre indienne. Les Pères donnent un coup de main, dans la mesure des dispositions et des talents individuels. On s'installe dès novembre. Rien de l'intérieur n'est fini, mais on campe. Dans ce pays du nord, camper est dans les moeurs.

Il y a un ennui : les constructions neuves ne sont pas payées. On paiera quand on pourra. Entre temps, le fardeau des dettes n'est pas léger. Les contributions des indigènes sont infimes; celles des blancs, la plupart de passage, guère moins. On s'appuya sur la charité publique, petite et grande, pour aller de l'avant, et l'on ne voit pas le jour où l'on cessera.

Mais l'oeuvre à poursuivre était d'importance: il n'y avait pas à hésiter et l'on n'hésita point. Aide-toi, si tu veux que le Ciel t'aide ! Les missionnaires s'aiderent, attendent maintenant les secours de la Providence et des hommes.

L'apostolat ne se poursuit pas qu'à Sanmaur et Weymontaching. En hiver, les Indiens se dispersent dans la forêt et les robes noires suivent. Le Père Meilleur va d'un côté, son adjoint de l'autre, selon les circonstances. Ils se déplacent en avion, quand ils le peuvent, ou en traîneaux que tirent des chiens. Une année, à plus de cent milles de distance, vers Obedjiwan, le Père Meilleur passe le Jour de l'An sous la tente, y dit la messe pour 300 de ses ouailles. Une autre, on le trouve à 42 milles à l'ouest de Parent, à 30 milles au nord, confessant et communiant une soixantaine de familles. Ses fidèles sont nomades et il l'est. Il ne se plaint pas, ne se plaint jamais de rien.

L'hiver en chiens, l'été en canot. Modes de transport classiques. Parlant canots, on s'en sert même pour les funérailles. Au village de Manawan, la chapelle est d'un côté de l'eau, le cimetière de l'autre. Après le service funèbre, on embarque le cercueil dans une chaloupe, et les gens du cortège suivent en canot, parents en pleurs, amis au visage grave. Spectacle pittoresque, coloré, même par temps gris.

Au pays des Têtes-de-Boule, la vie marche. Les choses ne vont pas vite, mais elles ne sont plus au stage passif, végétatif, stationnaire. Les moeurs anciennes s'ac-

commodent du progrès, se l'incorporent, sans se renier à cause de lui. Car les hommes sont des individualistes tenaces, têtus, que rien ne détournera des caractères essentiels de la race. Après trois siècles, ils ne sont ni assimilés, ni assimilables.

Devenus catholiques, ils apprennent le français, de préférence à l'anglais. Cela tient à l'ambiance, aux nécessités pratiques. Entre eux, ils parlent le cri comme leurs pères. Dans mes pérégrinations en forêt, j'ai souvent aperçu des messages d'Indiens sur la porte d'un camp, au dos d'un calendrier jauni, sur l'envers d'une nappe de toile cirée. Destinés à des compatriotes, ils étaient dans la langue des ancêtres, que ceux-ci n'écrivaient pas.

Leurs progrès, ils les doivent aux missionnaires oblats qui travaillent, vivent, meurent pour eux. Déjà ce dévouement remonte à plus d'un siècle. Il est le même que celui admiré au Labrador et à la Baie d'Hudson, dans le MacKenzie et l'Athabaska, en Indochine, en Afrique du Sud, au Chili, à Ceylan. On ne le définit point, ni ne le caractérise. Il est, partout, pareil et divers.

Harry BERNARD

P.S.—Si chacun des lecteurs de *Chasse et Pêche*, des amateurs de forêt, de vie en plein air, adressait un billet d'un dollar au Père Meilleur, à Sanmaur, comté de Lavolette, le missionnaire se libérerait vite de ses dettes. Et chacun des donateurs aurait une bonne oeuvre à son crédit. A ceux qui croient que l'auteur de cet article devrait tirer le premier, celui-ci répond que c'est fait depuis longtemps. H. B.



L'église-chapelle de Sanmaur, construite de peine et de misère. Il n'y paraît pas sur la photo, mais les dettes l'écrasent.